

C'était don Diégo de Soria. Ce nom vaut celui d'Ovéda, et la gloire de l'un devait suffisamment protéger celle de l'autre. Il n'en fut rien pourtant. La noble enfant ne fut pas mariée tout un jour..... au milieu de la fête, Don Diégo fut ravi à son épouse, à son bonheur... Et c'est un événement, sire, que vous ne devez pas ignorer, puisqu'il s'est passé ici, sous vos yeux, et par votre ordre... sans doute !

Philippe tourna vers Uzéda un regard que ce dernier parut comprendre, puisqu'il dit aussitôt :

—Le roi n'a rien à répondre à de telles interpellations, *senor* ! sa majesté est totalement étrangère à ce qui regarde don Diégo de Soria...

—Alors reprit don Ruiz avec véhémence, nous ne parlerons plus au roi de don Diégo, mais du roi lui-même..... Un scandale honteux a eu lieu le 25 mai dernier au château d'Ovéda, et c'est à vous, sire, que j'en demande compte !

Philippe III pâlit et se leva en chancelant.

—Un autre scandale, qui n'est connu que de vous et de moi, s'est accompli cette nuit au palais de Madrid, et j'en veux avoir raison !

—Taisez-vous, s'écria le roi d'une voix sourde.

—Pourquoi trembler ? Seriez-vous coupable ? reprit don Ruiz d'un ton dédaigneux.

—Sortez, dit le roi en se dressant de tout sa grandeur.

—Je vous arrête à ce mot, sire, répliqua vivement don Ruiz. Vous n'êtes pas le digne fils de votre sang, car vous n'avez ni l'audace ni le courage qui ont toujours distingué les membres de votre famille. Sortez ! m'avez-vous dit ! Ah ! plutôt qu'humilier la fierté castillane à ce point, Philippe II, votre père, m'eût fait tuer sur place ! Charles-Quint, votre aïeul, eût dit : Sortons !!!

Cent épées s'élançèrent à la fois hors du fourreau pour châtier le téméraire qui osait outrager la royauté au pied même de son autel. Mais un signe impérieux les retint : l'inconnu sortit.

—Sire, dit Uzéda, nous ne pouvons pourtant souffrir qu'un tel crime demeure impuni..... et laisser fuir cet homme sans avoir seulement qui il est...

—Vous avez raison, Uzéda, répondit le roi avec une insouciance affectée, il faut savoir quel est ce fou. Voyez par cette fenêtre, don Eurique, s'il se hâte de traverser la cour, et s'il paraît vouloir se soustraire à nos poursuites...

—Pas le moins du monde, sire, dit Eurique. Il se retire sans montrer la plus légère émotion, et son pas est des plus modérés.

—Que deux de mes alguazils le suivent donc, reprit le roi, et que sans l'inquiéter, sans l'aborder même, ils s'informent habilement de ses titres, de sa demeure.

—Un tel soin serait inutile, sire, interrompit une voix qui sortit subitement d'un des groupes qui encombraient le salon - car si vous voulez m'accorder l'insigne faveur d'un entretien particulier, je soulèverai pour votre majesté, pour elle seule, le voile d'un mystère que vous cherchez vainement à pénétrer par d'autres voies.

—Juan de Valdesillas ! vous, s'écria le roi. Vous connaissez cet homme ?

—Oui, sire, et quand nous serons seuls...

—Vous êtes un vieux serviteur de ma maison, dit

Philippe III après une pause de quelques secondes, je puis me fier à vous,... demeurez.

Et d'un geste, il congédia toute la cour, au milieu de laquelle un incident si étrange avait porté le trouble et la confusion... Puis, presque aussitôt :

—Le nom de cet homme ? demanda-t-il.

—Don Ruiz de Soria.

—Le frère de Diégo ?

—Lui-même, — que tout le monde à Madrid a cru mort pendant si longtemps...

—Tout le monde, excepté moi... et un autre, répliqua le roi.

—Oh ! mes soupçons !... murmura le commandeur. Quoi ! vous saviez ?

—Oui... mais pas un mot de tout ceci, — à don Ruiz surtout. Je compte sur votre silence, Juan de Valdesillas.

—J'obéirai, sire.

Alors Philippe III parut se recueillir un instant avec ses pensées et rêver à quelque importante résolution.

—Écoutez-moi bien, *senor* commandeur, dit-il enfin au vieillard, et préparez vous à me servir dans le projet que j'ai formé.

—Sire, épargnez don Ruiz dit d'une voix suppliante Valdesillas. Il vous a outragé, il est coupable ;... mais...

—Il y aura justice pour tous, interrompit le roi, et soyez sûr, *senor*, que, dans cette distribution équitable, je ne serai pas le moins sévèrement partagé. Je ne me souviens plus de l'injure de don Ruiz. Je lui laisse la liberté, à la seule condition pour lui de conserver son incognito jusqu'au jour où je lui ordonnerai de se faire connaître. Dès aujourd'hui, pour ôter tout prétexte à de fâcheux commentaires, que la belle Fernande, comtesse de Soria, retourne, en attendant l'arrivée de son époux, à sa résidence d'Ovéda. Quant à ce qui concerne Diégo, dites à son frère que sa délivrance doit être retardée de quelques temps, mais qu'après ce délai, qui sera le plus bref possible, *bonne justice lui sera rendue*.

Le roi Philippe appuya fortement sur ces derniers mots, et Valdesillas, toujours disposé à mal juger Diégo, entrevit dans l'expression de ces paroles une justification confuse de ses anciennes défiances...

Peu d'instants après, il avait quitté le palais et était allé rendre compte à don Ruiz du résultat de son entrevue.

Alors une agitation violente s'empara du roi qui était demeuré seul. Se promenant à grands pas, s'arrêtant parfois brusquement, portant la main à ses yeux pour favoriser l'action de sa pensée, il paraissait dominé par une sombre émotion. Ses traits, usés avant l'âge, semblaient rajeunir sous le reflet d'une inspiration généreuse, comme son âme allait se retremper sans doute au creuset de quelque grande action. Soudain il s'écria :

—Oui ! il y a assez longtemps que je suis l'esclave des traîtres, et une fois dans ma vie, je veux être roi pour faire le bien. Ce don Ruiz a eu raison d'insulter à ce sceptre dont mes mains n'ont osé garder ni la force ni l'éclat. O Philippe, mon père, ô Carlos, mon aïeul, si, comme je l'aurais dû, je n'ai point marché sur vos traces, je me vengerai du moins des lâches qui m'ont perdu !

Et il saisit de ses doigts tremblants une plume et